

UN PARASITE.

UN

PARASITE

PAR

PAUL PERRET.

SUIVI DE

LA PANTHÈRE NOIRE PAR TH. PAVIE.

I

PARIS, 1866.

NAUMBOURG & S., CHEZ G. PAETZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

A M. A. G..., EN SA MAISON CLOHARS, PRÈS QUIMPERLÉ.

Mon vieil ami, saluons ensemble, ne le voulez-vous pas? cet automne mourant. La saison des tempêtes est aussi pour vous celle de la méditation et des rêves. Or, ne me l'avez-vous point dit cent fois? rêver, c'est commencer d'être heureux. Là-bas, votre ciel est gris maintenant d'un bout à l'autre de l'horizon; votre belle couronne de futaies est dépouillée; les teintes jaunes se mêlent au violet sur vos bruyères flétries: c'est la triste harmonie du deuil. Le vent souffle, la mer déferle, le flot fait rage et se glisse en hurlant par toutes les anfractuosités de cette côte déchirée. Il est patient dans sa force, il met un siècle à se creuser un chemin dans le granit; mais il ne se lasse point d'avancer sans cesse. Il n'y a que deux ans, je le sais, qu'il est arrivé jusqu'au pied de la terrasse qui borde votre jardin; il la mord à

présent en son âpre colère; chaque fois il emporte un débris. — C'est là, vous en souvenez-vous? que nous étions assis, l'automne dernier, devant ces entassements de roches minées, en face de la mer sauvage. Pour moi, je n'oublierai jamais l'expression de votre regard arrêté sur ces vagues. Que toute cette puissance aveugle et meurtrière de la nature est peu de chose! Rien n'est vraiment fort que l'âme humaine. Ami, vous m'avez confessé pourtant que le spectacle de cette mer sans bornes dans ses convulsions redoutables ne vous laissait pas toujours cette sérénité si belle, et que parfois votre âme en était troublée. Le soir, quand une ombre plus épaisse descend de ce ciel qu'à midi même aucun rayon ne peut plus percer, quand, sous ce lourd crépuscule, on n'aperçoit rien que l'écume des flots, pareille à un linceul mouvant qui couvrirait l'abîme d'où sort cette lamentation éternelle, — la nuit surtout, quand la plainte grandit, que ce peuple de vagues déchirées se dresse et mugit à la fois dans un effroyable concert, alors vous laissez tomber votre visage dans vos mains et vous songez... Vous songez que dans le monde des vivants règnent aussi les ténèbres, que les mêmes tempêtes y sont déchaînées dans les cœurs, qu'on y souffre les mêmes déchirements, qu'on s'y tord aussi dans les convulsions du désespoir, que la plainte seulement y est plus

sourde et plus lointaine, car l'âme humaine est plus profonde que la mer.

Allons, mon cher et vieil ami, mon maître, c'est l'heure où les généreuses pensées qui vous sont si naturelles se changent en projets plus beaux encore et qui voudraient renouveler le monde; c'est l'heure où les images du beau et du vrai, qui ne cessent point de s'agiter dans votre esprit, prennent un corps et vous semblent pendant un moment des réalités saisissables; c'est l'heure où dame Utopie vient visiter en vous le plus noble de ses serviteurs. La fureur de ces flots qui se brisent vous ramène à ce débordement de misères et de maux qui sévit sur terre. Votre âme saigne, et vous rêvez de rendre les hommes meilleurs afin qu'ils soient plus heureux. Un tel rêve doit se dissiper dès que brille la clarté de l'aurore. Ne vous est-il pas arrivé de me dire le matin en souriant: J'ai eu des visions cette nuit? Je crois bien que vous aviez vu passer en foule les héros et les saints dans votre songe. On rêve tout éveillé quelquefois, on voit ces grandes figures se détacher sur le fond vague et mouvant de l'histoire. Que la perspective en est belle! Ces grands hommes nous apparaissent comme des géants au-dessus de la masse plate et confuse qui les environne, et qui n'est rien moins pourtant que cette humanité que vous aimez si fort... Toujours le même spectacle que